

affection en dehors de la sienne, et ne me suis jamais demandé si elle vivait pour moi ou moi pour elle. Nos deux vies sont liées, fondues... à ce point, Margaret, n'en soyez pas fâchée, que ces huit jours passés loin d'elle me semblent avoir duré des mois. C'est notre première séparation... et il y a vingt-quatre ans que nous vivons ensemble.

Dans les yeux gris de la jeune fille passa un nuage, une larme refoulée.

Par un mouvement spontané, Mme de Kermorvan fut près d'elle et l'embrassant avec tendresse:

— Je ne voulais pas vous faire de peine.

— Ne nous attendrissons pas, fit Edith gaiement, vous êtes un amour de petite femme, Margaret, méritant tout le bonheur que le Ciel vous donne, mais prenons-le chacun où nous le trouvons, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. Elle se leva.

— Je vous laisse à votre correspondance, peut-être vais-je suivre votre conseil et prendre mes pinceaux si l'inspiration vient, vous ne me reverrez qu'à l'heure du dîner; ne vous occupez pas plus de moi, que si j'étais au Cambodge.

— Autrement dit, observa Mme de Kermorvan, laissez-moi tranquille.

— Traduction libre, chère amie... au revoir.

Lorsque la porte se fut refermée, Mme de Kermorvan, tranquille près de sa table, ouvrit son buvard et, prenant une lettre à l'écriture facile, abandonnée, la parcourut afin de se mettre en devoir d'y répondre.

"Mon absence durera plus longtemps que je ne le pensais. L'état de ma vieille tante pouvant se prolonger plusieurs semaines encore, je ne saurais songer à la quitter avant que tout soit fini; elle n'a plus que moi au monde et bien que la pauvre femme n'ait su faire de ma jeunesse qu'un long ennui, je n'oublie pas qu'elle m'a tenu lieu de mère et veux rester près d'elle comme une vraie fille. Je me félicite de vous avoir confié la mienne, la vie dans cette maison est mortelle... et ne devrais-je pas du reste habituer mon Edith à se passer de moi? Vous savez, chère Marguerite, combien votre amie se montre réfractaire à toute idée de mariage: les plus beaux partis, les hommes les plus séduisants l'ont laissée froide. On m'accuse de lui faire la vie trop douce et de contribuer à la rendre dédaigneuse de ce qui fait le bonheur de tant d'autres. Suis-je vraiment si coupable et devrais-je écarter de ma fille toutes les félicités qu'apporte la fortune? contrarier des goûts qui n'ont rien que de grand et de noble, hérisser en un mot le nid maternel de quelques épines afin de lui faire désirer de le quitter plus tôt? Si cette conduite était sagesse, je l'avoue, je

n'ai rien fait pour l'acquiescer. J'ai laissé la vie gâter mon enfant en me faisant volontiers complice des circonstances. Elle est née artiste, je lui ai donné les meilleurs maîtres; elle aime les voyages, nous voyageons; elle est généreuse, une grande fortune lui permet de ne pas compter... Et dites, Margaret, ma fille n'est-elle pas charmante? charmante malgré l'indépendance de son caractère, malgré ses caprices, même... elle n'en a jamais de niais, de sots... Son cœur n'est-il pas de l'or le plus pur? Cherchez une nature plus droite que la sienne? Je suis mal placée pour voir les défauts de ma fille, aussi vais-je peut-être vous paraître naïve, Margaret, en vous déclarant que je ne lui en trouve point, à moins que ce ne soit celui d'aimer trop sa mère, ce qui ne laisse pas de place à un autre amour. Mais qu'elle voie le charme de votre foyer, votre bonheur si vrai..."

Mme de Kermorvan posa la lettre et ferma un instant les yeux, s'arrêtant avec complaisance au tableau que Mme de Pennilis traçait de son bonheur. Son mari l'aimait comme aux premiers jours de son mariage, un mariage d'inclination; ses enfants charmants, pleins de santé, grandissaient à la vie libre de la campagne. Sa fortune était assez belle pour qu'aucune inquiétude d'avenir vint jamais l'effleurer, et chez elle, la part des pauvres était toujours large, généreuse.

Les deux amies s'attiraient par la loi des contrastes bien plus que par la similitude des goûts.

Mlle de Pennilis, brillante, douée surtout du côté de l'imagination et de l'esprit, effleurant toute chose, sans prendre jamais le temps d'approfondir, trouvait à la simplicité de Marguerite un charme qui la reposait en quelque sorte d'elle-même, et l'admiration sans détour qu'elle inspirait à la jeune femme la touchait plus que les éloges banaux, les adulations qui dissimulaient si souvent, elle le sentait, de secrètes jalousies ou des vœux intéressés.

Edith, souvent mal jugée dans le monde, peut-être à cause du mépris qu'elle faisait de son opinion, lorsque celle-ci gênait tant soit peu son indépendance et ses fantaisies, n'était pas fâchée de savoir que Marguerite ne doutait jamais de son cœur, même quand les apparences parlaient contre, ce qui arrivait parfois, la jeune fille se plaisant à cacher, sous des dehors indifférents ou légers, les plus généreux, les plus délicats de ses sentiments, les plus féminins, comme s'ils lui causaient quelque honte.

Complètement elle-même seulement dans la plus étroite intimité, elle était méconnue au dehors pour ce qu'il y avait de meilleur dans sa nature. Marguerite, à cause de cela peut-être, l'aimait